Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 13 (1945)
Heft: 2

Artikel: Un qui passait...
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-567629

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Un qui passait...

Nous nous étions rencontrés déjà quelques fois, sans toutefois y attacher une importance quelconque, lui, accompagné de camarades d'études, moi, seul rentrant chez moi.

J'avais compris qu'il suivait les cours d'architecture à l'université. Le brassard qu'il portait au bras m'avait renseigné sur sa nationalité. C'était un superbe garçon d'au moins 22 ans. Ses cheveux noirs et bouclés, ses yeux noirs et son teint basané me laissaient penser qu'il devait être Napolitain.

Un soir qu'il faisait un temps épouvantable, il ventait et pleuvait, six heures venait de sonner, je marchais vite, la tête baissée, lorsque je me heurtai presque à deux jeunes gens. Je m'excusai sans m'arrêter. L'un d'eux dit assez haut pour que je l'entende: „C'est moi qui m'excuse, Monsieur, je...", le reste se perdit dans le bruit de la tempête. Je m'étais retourné dès les premiers mots, je reconnus mon Napolitain.

Deux jours plus tard, nouvelle rencontre; cette fois il était seul. Nous nous regardâmes en souriant; lui aussi m'avait reconnu. Au „bonjour Monsieur" qu'il prononça en roulant les „r", je répondis d'un mouvement de tête.

Plusieurs jours avaient passé; j'avais pour ainsi dire oublié cette furtive rencontre, lorsqu'un soir, il était 21 heures, nous nous trouvâmes nez-à-nez au contour d'un chemin. Très aimablement il me salua en s'arrêtant cette fois. Je lui tendis la main. Il rentrait au cantonnement des réfugiés italiens, dont il était encore assez éloigné. Il était pressé, car les prescriptions de sorties étaient sévères et le jeune homme ne voulait pas se faire mettre à l'amende. Je lui offris donc de l'accompagner. Tout au cours de la conversation j'appris qu'il venait de Rome. Son père, un professeur de l'université, était très connu. Lui avait franchi la frontière pour ne pas servir avec les Allemands. Depuis longtemps il était sans nouvelles des siens, ce qui l'attristait visiblement. Il me dit sa reconnaissance envers la Suisse, qui avait accueilli ces réfugiés et leur permettait de continuer ainsi leurs études.

„Je regrette ne pouvoir vous inviter chez moi, lui dis-je, puisque l'heure tardive vous oblige de rentrer. J'aurais beaucoup aimé entendre le récit de votre arrivée en Suisse." „Mais je puis très bien vous revoir" me répondit-il en se présentant Giovanni R., étudiant aux Beaux-Arts. A mon tour je lui donne mon adresse et nous nous quittâmes à quelques pas de son domicile.

Je ne pensais presque plus à ce rendez-vous, lorsqu'un après-midi on sonne à ma porte. C'était lui. „Je vous dérange, Monsieur" me dit-il. Pour toute réponse je lui tends la main et le fais entrer. „Quelle bonne surprise, alors lui dis-je, je ne vous espérais plus". „Oh, dit-il, je suis en contrebande, mais je n'ai pas pu résister davantage à venir vous trouver et à revoir un intérieur autre que notre simple et monotone cantonnement", puis en hésitant, „je désirais sur-

tout causer avec vous". J'appris que par suite de maladie d'un professeur, les cours de l'après-midi étaient remplacés par des devoirs que les étudiants devaient faire à l'université. Lui avait laissé ses camarades sans rien dire et avait filé tout simplement à l'anglaise.

Nous parlâmes de toutes sortes, une confidence en amène une autre. Nous prîmes le thé, il avait l'air radieux, puis, comme j'avais débarassé la table, il me demanda de sa jolie voix un peu chantante la permission de fumer. „Ma maison est la vôtre", lui dis-je, heureux de pouvoir lui donner pour un court instant l'illusion d'un chez soi. Etendu sur le divan il fumait sa cigarette, puis, prenant ma main, il la garda longuement dans la sienne.

Tout d'un coup il se lève et en apercevant le pick-up à ma radio, il me demande à voir mes disques. Je lui donne la liste cataloguée.

„Je voudrais, je vous en prie, comme chez moi à Rome dans mon studio, entendre en silence la 6e symphonie en b-mineur de Bethoven". Il me regardait presque en suppliant. „Mais c'est très facile" et je cherchai le disque demandé. Il avait légèrement tiré les rideaux, il faisait dans la chambre presque sombre, puis, s'étendant à nouveau sur le divan, moi assis en face de lui, nous laissions doucement nous pénétrer par la mélodie.

La radio s'était tue, la cigarette éteinte. Je me levai pour ôter le disque. Alors Giovanni lentement se leva, il vint à moi et posa ses deux mains sur mes épaules, me regardant dans les yeux. „Merci, merci, mon ami"; ses yeux étaient humides, „je viens de revivre des heures passées, là-bas au pays, chez moi, des heures heureuses; je ne l'oublierai jamais". Nous nous regardâmes toujours, il se pencha légèrement, très près, nos lèvres s'unirent, fortement, un instant; puis ce fut tout.

„Je dois partir, dit-il, au revoir, mon ami, merci encore, je reviendrai." Mais je ne devais plus le revoir.

Quelques jours plus tard je trouvais dans ma boîte aux lettres ce laconique billet:

Mon ami, je dois partir; mes camarades et moi allons à Zurich continuer nos études. Peut-être nous reverrons-nous un jour, je l'espère, je le désire. J'aurais pu apporter moi-même cette nouvelle, mais à quoi bon. Nos routes se sont croisées l'espace d'un instant, gardons en le souvenir. Il ne faut pas aller contre le destin... c'est la vie.

Bertrand.

Souffrir quand on aime, c'est doux et bon, car c'est le bonheur du martyre; mais souffrir de ne plus aimer, voilà le malheur de la vie! Mal bien grand, car on meurt d'aimer, et on ne meurt pas de n'aimer plus.

BARBEY D'AUREVILLY